

# Marges de la philosophie

## Jacques Derrida

### LES PARASITES, ITER DE L'ÉCRITURE.

Je propose maintenant d'élaborer un peu plus cette question en prenant appui – mais pour la traverser aussi bien – sur la problématique du performatif. Elle nous intéresse ici à plusieurs titres.

1) Tout d'abord, Austin semble bien, par l'insistance qu'il apporte à l'analyse de la perlocution et surtout de l'illocution, ne considérer les actes de discours qu'en tant qu'acte de communication. C'est ce que note son présentateur français en citant Austin : " C'est en comparant l'énonciation constative (c'est-à-dire l' " affirmation " classique, conçue la plupart du temps comme une " description " vraie ou fausse des faits) avec l'énonciation performative (de l'anglais : performative c'est-à-dire celle qui nous permet de faire quelque chose par la parole elle-même), qu'Austin a été conduit à considérer toute énonciation digne de ce nom (c'est-à-dire destinée à communiquer — ce qui exclurait, par – exemple, les jurons-réflexes) comme étant d'abord et avant tout un acte de discours produit dans la situation totale où se trouvent les interlocuteurs (How to do things with words, P. 147). " (G. Lane, Introduction à la traduction française à laquelle je me référerai désormais, p. 19.)

2) Cette catégorie de communication est relativement originale. Les notions austiniennes d'illocution et de perlocution ne désignent pas le transport ou le passage d'un contenu de sens, mais en quelque sorte la communication d'un mouvement original (à définir dans une théorie générale de l'action), une opération et la production d'un effet. Communiquer, dans le cas du performatif, si quelque chose de tel existe en toute rigueur et en toute pureté (je me place pour l'instant dans cette hypothèse et à cette étape de l'analyse), ce serait. communiquer une force par l'impulsion d'une marque.

3) A la différence de l'affirmation classique, de l'énoncé constat, le performatif n'a pas son référent (mais ici ce mot ne convient sans doute pas, et c'est l'intérêt de la découverte) hors de lui, ou en tout cas avant lui et en face de lui. Il ne décrit pas quelque chose qui existe hors langage et avant lui. Il produit ou transforme une situation, il opère ; et si l'on peut dire qu'un énoncé constatatif effectue aussi quelque chose et transforme toujours une situation; on ne peut pas dire que cela constitue sa structure interne, sa fonction ou sa destination. manifestes comme dans le cas du performatif.

4) Austin a dû soustraire l'analyse du performatif à l'autorité de la valeur de vérité, à l'opposition vrai/faux, du moins sous sa forme classique et lui substituer parfois la valeur de force, de différence de force (illocutionary ou perlocutionary force). (C'est ce qui, dans cette pensée qui n'est rien moins que nietzschéenne, me paraît faire signe vers Nietzsche ; celui-ci s'est souvent reconnu une certaine affinité avec une veine de la pensée anglaise.)

Pour ces quatre raisons, au moins, il pourrait sembler qu'Austin a fait éclater le concept de communication comme concept purement sémiotique, linguistique ou symbolique. Le performatif est une " communication " qui ne se limite pas essentiellement à transporter un contenu sémantique déjà constitué et surveillé par une visée de vérité (de dévoilement de ce qui est dans son être ou d'adéquation entre un énoncé judiciaire et la chose même).

Et pourtant – c'est du moins ce que je voudrais essayer d'indiquer maintenant – toutes les difficultés rencontrées par Austin dans son analyse patiente, ouverte, aporétique, en constante transformation, souvent plus féconde en la reconnaissance de ses impasses que dans ses positions, me paraissent avoir une racine commune. Celle-ci: Austin n'a pas pris en compte ce qui dans la structure de la locution (donc avant toute détermination illocutoire ou perlocutoire), comporte déjà ce système de prédicats que j'appelle graphématiques en général et brouille de ce fait toutes les oppositions ultérieure-s--dont Austin a en vain cherché à fixer la pertinence, la pureté, la rigueur.

Pour le montrer, je dois considérer comme connu et allant de soi que les analyses d'Austin requièrent en permanence une valeur de contexte, et même de contexte exhaustivement déterminable, en droit ou téléologiquement ; et la longue liste des échecs (infelicities) de type variable qui peuvent affecter l'événement du performatif revient toujours à un élément de ce qu'Austin appelle le contexte total. Un de ces éléments essentiels – et non pas l'un parmi d'autres – reste classiquement la conscience, la présence consciente de l'intention du sujet parlant à la totalité de son acte locutoire. Par là, la communication performative redevient communication d'un sens intentionnel, même si ce sens n'a pas de référent dans la forme d'une chose ou d'un état de choses antérieur ou extérieur. Cette présence consciente des locuteurs ou récepteurs participant à l'effectuation, d'un performatif, leur présence consciente et intentionnelle à la totalité de l'opération implique téléologiquement qu'aucun reste n'échappe à la totalisation présente. Aucun reste, ni dans la définition. des conventions requises, ni dans le contexte interne et linguistique, ni dans la forme grammaticale ni dans la détermination sémantique des mots employés ; aucune polysémie irréductible, c'est-à-dire aucune " dissémination " échappant à l'horizon de l'unité du sens. Je cite les deux premières conférences de *How to do things with words*: " Disons, d'une manière générale, qu'il est toujours nécessaire que les circonstances dans lesquelles les mots sont prononcés soient d'une certaine façon (ou

de plusieurs façons) appropriées, et qu'il est d'habitude nécessaire que celui-là même qui parle, ou d'autres personnes, exécutent aussi certaines autres actions – actions " physiques " et/ou " mentales " ou même actes consistant à prononcer ultérieurement d'autres paroles. C'est ainsi que, pour baptiser un bateau, il est essentiel que je sois la personne désignée pour le faire ; que, pour me marier (chrétiennement), il est essentiel que je ne sois pas déjà marié avec une femme vivante, saine d'esprit et divorcée, etc. Pour qu'un pari ait été engagé, il est nécessaire en général que la proposition du pari ait été acceptée par un partenaire (lequel a dû faire quelque chose, dire " D'accord " par exemple). Et l'on peut difficilement parler d'un don si je dis " Je te le donne " , mais ne tends point l'objet en question. Jusqu'ici, tout va bien " (p. 43).

Dans la Deuxième Conférence, après avoir écarté, comme il le fait régulièrement, le critère grammatical, Austin examine la possibilité et l'origine des échecs ou des " malheurs " de l'énonciation performative. Il définit alors les six conditions indispensables, sinon suffisantes, du succès. A travers les valeurs de " conventionnalité " , de " correction " et d' " intégralité " qui interviennent dans cette définition, nous retrouvons nécessairement celles de contexte exhaustivement définissable, de conscience-libre et présente à la totalité de l'opération, de vouloir-dire absolument plein et maître de lui-même : juridiction téléologique d'un champ total dont l'intention reste le centre organisateur.

La démarche d'Austin est assez remarquable et typique de cette tradition philosophique avec laquelle il voudrait avoir si peu de lien. Elle consiste à reconnaître que la possibilité du négatif (ici, des infelicities) est une possibilité certes structurelle, que l'échec est un risque essentiel des opérations considérées ; puis, dans un geste à peu près immédiatement simultanément, au nom d'une sorte de régulation idéale, à exclure ce risque comme risque accidentel, extérieur, et ne nous apprenant rien sur le phénomène de langage considéré. Cela est d'autant plus curieux, en toute rigueur insoutenable, que Austin dénonce avec ironie le " fétiche " de l'opposition value/fact.

Ainsi par exemple, à propos de la conventionnalité sans laquelle il n'y a pas de performatif, Austin reconnaît que tous les actes conventionnels sont exposés à l'échec : " il semble d'abord évident que l'échec – bien qu'il ait commencé à nous intéresser vivement (ou n'ait pas réussi à le faire !) à propos de certains actes qui consistent (totalement ou en partie) à prononcer des mots – soit un mal auquel sont exposés tous les actes qui ont le caractère d'un rite ou d'une cérémonie : donc, tous les actes conventionnels. Non pas, bien sûr, que tout rituel soit exposé à toutes les formes d'échecs (d'ailleurs, toutes les énonciations performatives ne le sont pas non plus) " (p. 52, Austin souligne).

Outre toutes les questions que pose cette notion historiquement si sédimentée de " convention ", il faut remarquer ici :

1) que Austin ne semble considérer en ce lieu précis que la conventionalité qui forme la circonstance de l'énoncé, son entour contextuel et non pas une certaine conventionalité, intrinsèque de ce qui constitue la locution elle-même, tout ce qu'on résumera pour faire vite sous le titre problématique de l'arbitraire du signe " ; ce qui étend, aggrave, et radicalise la difficulté. Le " rite " n'est pas une éventualité, c'est, en tant qu'itérabilité, un trait structurel de toute marque.

2) que la valeur de risque ou d'exposition à l'échec, bien qu'elle puisse affecter a priori, Austin le reconnaît, la totalité des actes conventionnels, n'est pas interrogée comme prédicat essentiel ou comme loi. Austin ne se demande pas quelles conséquences découlent du fait qu'un possible – qu'un risque possible soit toujours possible, soit en quelque sorte une possibilité nécessaire. Et si, une telle possibilité nécessaire de l'échec étant reconnue, celui-ci constitue encore un accident. Qu'est-ce qu'une réussite quand la possibilité de l'échec continue de constituer sa structure ?

L'opposition succès/échec de l'illocution ou de la perlocution paraît donc ici très insuffisante et très dérivée. Elle présuppose une élaboration générale et systématique de la structure de locution qui éviterait cette alternance sans fin de l'essence et de l'accident. Or cette " théorie générale " , il est très significatif qu'Austin la repousse, la diffère au moins à deux reprises, notamment dans la Seconde Conférence. Je laisse de côté la première exclusion (" Je ne veux pas entrer ici dans la théorie générale ; dans bien des cas de ce genre, nous pouvons même dire que l'acte était " vide II (ou qu'on pourrait le considérer comme "vide " du fait de la contrainte ou d'une influence indue), etc. ; et je suppose qu'une théorie générale très savante " malheureux " qui surviennent lors de la production d'actions (dans notre cas, celles qui contiennent une énonciation performative). Mais nous laisserons de côté ce, genre de malheurs ; nous devons seulement nous rappeler que de tels événements peuvent toujours se produire, et se produisent toujours, de fait, dans quelque cas que nous discutons. Ils pourraient figurer normalement sous la rubrique des " circonstances atténuantes " ou des " facteurs diminuant ou annulant la responsabilité de l'agent ", etc. " (P. 54, je souligne). Le deuxième acte de cette exclusion concerne plus directement notre propos. Il s'agit justement de la possibilité. pour toute énonciation performative (et a priori pour toutes autres) d'être citée. Or Austin exclut cette éventualité (et la théorie générale qui en rendrait compte) une sorte d'acharnement latéral, latéralisant mais d'autant plus significatif. Il insiste sur le fait que cette possibilité reste anormale, parasitaire, qu'elle constitue une

sorte d'exténuation, voire d'agonie du langage qu'il faut fortement tenir à distance ou dont il faut résolument se détourner. Et le concept de l'" ordinaire ", donc de " langage ordinaire " auquel il fait alors recours est bien marqué par cette exclusion. Il en devient d'autant plus problématique et avant de le montrer, sans doute vaut-il mieux que je lise simplement un paragraphe de cette deuxième conférence :

" II. Deuxièmement : en tant qu'énonciation, nos performatifs sont exposés également à certaines espèces de maux qui atteignent toute énonciation. Ces maux-là aussi – encore qu'on puisse les situer dans une théorie plus générale – nous voulons expressément les exclure de notre présent propos. Je pense à celui-ci par exemple : une énonciation performative sera creuse ou vide d'une façon particulière si, par exemple, elle est formulée par un acteur sur la scène, ou introduite dans un poème, ou émise dans un soliloque. Mais cela s'applique de façon analogue à quelque énonciation que ce soit ; il s'agit d'un revirement (sea-change), dû à des circonstances spéciales. Il est clair qu'en de telles circonstances le langage n'est pas employé sérieusement [c'est moi qui souligne ici, J. D] et ce de manière particulière, mais qu'il s'agit d'un usage parasitaire par rapport à l'usage normal – parasitisme dont l'étude relève du domaine des étiolements du langage. Tout cela, nous l'excluons donc de notre étude. Nos énonciations performatives, heureuses ou non, doivent être entendues comme prononcées dans des circonstances ordinaires (p. 55). Austin exclut donc, avec tout ce qu'il appelle le sea-change, le " non-sérieux ", le " parasitage " l'" étiolement ", le " non-ordinaire " (et avec toute la théorie générale qui, en rendant compte, ne serait plus commandée par ces oppositions), ce dont il reconnaît pourtant comme la possibilité ouverte à toute énonciation. C'est aussi comme un " parasite " que l'écriture a toujours été traitée par la tradition philosophique, et le rapprochement n'a ici rien de hasardeux. Je pose donc la question suivante : est-ce que cette possibilité générale est forcément celle d'un échec ou d'un piège dans lequel le langage peut tomber ou se perdre comme dans un abîme situé hors ou devant lui ? Qu'en est-il du parasitage ? En d'autres termes, la généralité du risque admise par Austin entoure-t-elle le langage comme une sorte de fossé, de lieu de perdition externe dans lequel la locution pourrait toujours ne pas sortir, qu'elle pourrait éviter en restant chez soi, en soi, à l'abri de son essence ou de son télos ? Ou bien ce risque est-il au contraire sa condition de possibilité interne et positive ? ce dehors son dedans ? la force même et la loi de son surgissement ? Dans ce dernier cas, que signifierait un langage " ordinaire " défini par l'exclusion de la loi même du langage ? Est-ce qu'en excluant la théorie générale de ce parasitage structurel, Austin, qui prétend pourtant décrire les faits et les événements du langage ordinaire, nous fait pas passer pour l'ordinaire une détermination de téléologie et éthique (univocité de l'énoncé – dont il reconnaît ailleurs qu'elle reste un " idéal " philosophique (p. 93 présence à soi d'un contexte total, transparence des

intentions, présence du vouloir-dire à l'unicité absolument singulière, d'un speech act, etc.) ?

Car, enfin, ce que Austin exclut comme anomalie exception, " non-sérieux " , la citation (sur la scène, dans un poème ou dans un soliloque), n'est-ce pas la modification déterminée d'une citationnalité générale—d'une itérabilité générale, plutôt – sans laquelle il n'y aurait même pas de performatif " réussi " ? De telle sorte – conséquence paradoxale mais inéluctable qu'un performatif réussi est forcément un performatif " impur " , pour reprendre le mot qu'Austin avancera plus loin quand il reconnaîtra qu'il n'y a pas de performatif " pur " (p. 152, 144, 119).

Je prends maintenant les choses du côté de la possibilité positive et non plus seulement de l'échec : un énoncé performatif serait-il possible si une doublure citationnelle ne venait scinder, dissocier d'avec elle-même la singularité pure de l'événement ? Je pose la question sous cette forme pour prévenir une objection. On pourrait en effet me dire : vous ne pouvez pas prétendre rendre compte de la structure dite graphématique de la locution à partir de la seule occurrence des échecs du performatif, si réels ces échecs puissent-ils être et si effective ou générale leur possibilité. Vous ne pouvez pas nier qu'il y a aussi des performatifs qui réussissent et il faut bien en rendre compte : on ouvre des séances, Paul Ricœur l'a fait hier, on dit " Je pose une question " on parie, on défie, on lance des bateaux et on se marie même quelquefois. De tels événements se sont, paraît-il, produits. Et un seul d'entre eux aurait-il eu lieu une seule fois, encore faudrait-il pouvoir en tenir compte.

Je dirai " peut-être ". Il faut d'abord s'entendre ici sur ce qu'il en est du " se produire " ou de l'événementialité d'un événement qui suppose dans son surgissement prétendument présent et singulier l'intervention d'un énoncé qui en lui-même ne peut être que de structure répétitive ou citationnelle ou plutôt, ces deux derniers mots prêtant à confusion, itérable. Je reviens donc à ce point qui me paraît fondamental et qui concerne maintenant le statut de l'événement en général, de l'événement de parole ou par la parole, de l'étrange logique qu'il suppose et qui reste souvent inaperçue.

Un énoncé performatif pourrait-il réussir si sa formulation ne répétait pas un énoncé " codé " ou itérable, autrement dit si la formule que je prononce pour ouvrir une séance, lancer un bateau. ou un mariage n'était pas identifiable comme conforme à un modèle itérable, si donc elle n'était pas identifiable en quelque sorte comme " citation " . Non que la citationnalité soit ici de même type que dans une pièce de théâtre, une référence philosophique ou la récitation d'un poème. C'est pourquoi il y a une spécificité relative, comme le dit Austin, une " pureté relative " des performatifs. Mais cette pureté relative ne

s'enlève pas contre la citationnalité ou l'itérabilité, mais contre d'autres espèces d'itération à l'intérieur d'une itérabilité générale qui fait effraction dans, la pureté prétendument rigoureuse de tout événement de discours ou de tout speech act. Il faut donc moins opposer la citation ou l'itération à la non-itération d'un événement que construire une typologie différentielle de formes d'itération, à supposer que ce projet soit tenable, et puisse donner lieu à un programme exhaustif, question que je réserve ici. Dans cette typologie, la catégorie d'intention ne disparaîtra pas, elle aura sa place, mais, depuis cette place, elle ne pourra plus commander toute la scène et tout le système de l'énonciation. Surtout, on aura alors affaire à différents types de marques ou de chaînes de marques itérables et non à une opposition entre des énoncés citationnels d'une part, des énoncés-événements singuliers et originaux d'autre part la première conséquence en sera la suivante : étant donné cette structure d'itération, l'intention qui anime l'énonciation ne sera jamais de part en part présente à elle-même et à son contenu. L'itération qui la structure a priori y introduit une déhiscence et une brisure essentielles. Le " non-sérieux ", l'oratio obliqua ne pourront plus être exclus, comme le souhaitait Austin, du langage " ordinaire ". Et si l'on prétend que ce langage ordinaire, ou la circonstance ordinaire du langage, exclut la citationnalité ou l'itérabilité générale, cela ne signifie-t-il pas que l' " ordinaire " en question, la chose et la notion, abritent un leurre, qui est le leurre téléologique de la conscience dont il resterait à analyser les motivations, la nécessité indestructible et les effets systématiques ? Surtout, cette absence essentielle de l'intention à l'actualité de l'énoncé, cette inconscience structurelle, si vous voulez, interdit toute saturation du contexte. Pour qu'un contexte soit exhaustivement déterminable, au sens requis par Austin, il faudrait au moins que l'intention consciente soit totalement présente et actuellement transparente à elle-même et aux autres, puisqu'elle est un foyer déterminant du contexte. Le concept ou la requête du " contexte " semble donc souffrir ici de la même incertitude théorique et intéressée que le concept de l' " ordinaire ", des mêmes origines métaphysiques : discours éthique et téléologique de la conscience. Une lecture des connotations, cette fois, du texte d'Austin, confirmerait la lecture des descriptions ; je viens d'en indiquer le principe.